Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 36 (1898)
Heft: 2

Artikel: Un champ de pommes de terre : aux Bastions : (Genève)
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-196694

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

trâblia dâo salon, aprés quiet sont partis. Quand l'arrevâvont dévant 'na maison iô l'aviont dâi cognessances, lo monsu pregnâi lè guidés po teni lo tsévau, et desâi à Trognu qu'avâi gardâ lè cartès dein sa catsetta, d'ein portâ, tantout iena, tantout duè, trâi, quatro, c'est suivant; après quiet, quand lo cocher étâi remontâ, faillâi tracî pe lien. Aprés avâi fé cé manèdzo 'na troupe dè iadzo, lo monsu fâ arretâ et dit à Trognu dè portâ trâi cartès tsi on autra cognessance.

— N'ia pas moïan, noutron maîtrè, se repond Trognu.

— Et porquiè?

— Po cein que ne m'ein restè perein que duè: lo fou dè pique et lo *sa* dè carreau...

Adon l'arâi faillu vairè lo vîhlio, qu'étâi furieux et que risâi tot parâi, ein traiteint lo pouro Trognu dè tadié et dè tabornio, ka lo pouro lulu que n'avâi jamais eintendu parlâ dè cartè dè vesitès, avâi bin vu dâi z'étiquiettès quand lo monsu l'avâi einvouyi âo salon; mâ coumeint on lâi avâi de dè prindrè dâi cartès, l'avâi tot bounameint prâi on djû dè binocle, et lè clliâo cartès à djuî âo mariadzo que l'avâi bailli pertot iô l'étâi z'u.

* * *

Nous publierons dans notre prochain numéro un article inédit de M. C.-C. Dénéréaz.

Nous attirons l'atttention de nos lecteurs sur la charmante nouvelle vaudoise qui va suivre, sous le titre: *Marguerite l'effeuilleuse*, et dont nous commençons aujourd'hui la publication. On y trouvera une peinture vivante et fidèle des mœurs des bords du Léman, et nous y ferons la connaissance de personnages sympathiques et intéressants décrits par une plume alerte et gracieuse.

Marguerite l'effeuilleuse.

NOUVELLE VAUDOISE

Jean-Louis-Abram Cornaz, de la commune dè Chexbres et y demeurant, avait cinquante ans, soixante poses de terrain en vignes, prés et champs, une maison de ferme, plus une petite maison avec pressoir dans le vignoble: le tout franc d'hypothèques. Aussi bien Abram Cornaz était connu dans le pays comme ayant *de quoi*. J'indique d'abord sa position financière, parce qu'en général c'est la première demande que l'on fait en parlant de quelqu'un. A côté de son argent, il avait peu de qualités. Veuf de bonne heure, il s'était consacré à l'exploitation de son domaine et avait laissé un fils superbe, unique fruit de son mariage, s'élever presque tout seul. Au physique, Antoine Cornaz (c'est le nom de ce dernier) avait parfaitement réussi; c'était un puissant garçon de 23 ans, au moment où commence ce récit, mesurant cinq pieds huit pouces, aux épaules carrées, à la figure hâlée par le soleil et, pour tout dire, légèrement rougie par de fréquentes libations. Des cheveux noirs courts et frisés couvraient son front et contribuaient à donner à sa figure une allure décidée. Au moral, il était doué de deux grandes qualités: un excellent cœur et un grand amour de la vérité; mais pour le reste, paresseux, joueur, emporté et buveur. Constamment entouré de jeunes gens qui flattaient ses mauvais penchants, il était devenu l'oracle et le chef de la jeunesse bruyante du vignoble.

Tant que son fils n'avait pas été à même de le seconder dans ses travaux, Abram Cornaz s'était fort peu inquiété de lui, mais ce dernier devenant grand et fort, son père réclama ses services.

Antoine voulait bien travailler, mais, comme on a l'habitude de dire chez nous, à ses heures. D'un autre côté, les demandes d'argent se succédaient à de courts intervalles, ce qui ne tarda pas à amener un grand froid dans les relations du père et du fils. Abram Cornaz s'était alors pris à regretter sincèrement son insouciance à l'égard de l'éducation d'Antoine, et cela d'autant plus qu'il reconnaissait l'impossibilité de dompter maintenant cette nature violente.

Les jours s'écoulaient tristement à la ferme; tout se ressentait de l'humeur de plus en plus sombre du père et des désordres du fils. On ne rencontrait dans ce monde-là qu'un seul visage exprimant la satisfaction; c'était celui de l'oncle Samuel, ou plutôt du cousin Samuel, car c'était le véritable degré de parenté qui existait entre Abram Cornaz et lui: par suite de l'habitude qu'il avait de nommer Antoine son neveu, on ne l'appelait à la ferme que l'*oncle Samuel*. Assez pauvre, malgré une envie forcenée de devenir riche, et un travail soutenu de plusieurs années, il s'était fixé, après avoir longtemps habité une autre partie du canton, au village de Chexbres. Il avait ouvert dans ce lieu une petite auberge qui, soit dit en passant, était peu fréquentée par les gens de l'endroit, car le caractère de l'hôte n'était sympathique à personne.

C'était une triste nature que celle de l'oncle Samuel. Désespérant d'atteindre le but unique de toute sa vie, arrivé à la porte de la vieillesse sans avoir amassé cet argent tant convoité et pour lequel, il faut le reconnaître, il avait tout sacrifié, voir même jusqu'au plus petit sentiment de générosité, il n'avait d'autre joie que les soucis et les malheurs d'autrui. Aussi quel baume précieux sur son cœur que les plaintes amères de son riche cousin! quelle douce musique à son oreille que les récriminations de ce cher neveu Antoine! Avec quelle indignation bien sentie il approuvait l'un et l'autre (séparément, cela va sans dire) dans leur ressentiment... Quelle douce satisfaction pour lui de voir le père se rendre en grondant visiter ses terres, le fils, la figure empourprée de colère, se diriger vers un des cabarets de Lutry ou de Cully, et les domestiques disputer entr'eux.

Les choses en étaient là, lorsque, par un beau soir de printemps, *l'oncle Samuel* était dans la salle à boire de son auberge, occupé à la lecture de son journal. La *Gazette de Lausanne* ou le *Nouvelliste Vaudois*, je ne sais lequel des deux, n'absorbaient pas tellement son attention qu'il ne pût jeter de fréquents coups-d'œil sur la table chargée de bouteilles vides et de verres, à côté de la sienne. Chaque regard était suivi d'une tape sur la poche de son pantalon, qui rendait alors un son argentin. — Ouais! murmurait-il d'un ton goguenard, ils seront bien en arrivant à Lausanne, s'ils continuent de ce train-là... Les pintes de la Cité vont faire de bonnes recettes, avec des gaillards pareils. Antoine d'abord ne ménagera pas les écus du cousin... hé! hé! il faut payer l'honneur d'avoir un fils sous-officier. Une école militaire de cinq semaines, juste au moment des gros travaux... Allons voir ce que dit le cousin Abram.

Pendant que le charitable aubergiste pose son journal, cache ses lunettes dans leur étui et cherche son chapeau, expliquons en deux mots ce qui avait donné lieu au monologue dont nous venons d'entendre une partie. Le fils d'Abram Cornaz, qui venait de recevoir sa nomination de caporal de grenadiers, avait cédé aux sollicitations pressantes de plusieurs jeunes gens des environs, recrues de l'année précédente, qui l'engageaient à passer avec eux son école de caporal, quoiqu'il eût la faculté de la renvoyer à plus tard.

Malgré la défense formelle de son père, Antoine adressa une demande à l'inspecteur des milices et reçut, bientôt après, l'autorisation de se joindre au détachement dont ses jeunes amis devaient faire partie.

Abram Cornaz fut d'autant plus chagriné de la désobéissance de son fils qu'il avait compté sur lui pour le seconder dans les forts travaux du commencement de l'année; aussi répondit-il par un refus péremptoire à la demande d'argent que lui fit ce dernier à l'occasion de son école militaire.

Antoine, dont on connaissait la fortune à venir, trouva un prêteur obligeant qui lui avança une assez forte somme destinée à suffire aux exigences de son nouveau grade. Au jour fixé pour le départ, toutes les connaissances du jeune caporal arrivèrent à Chexbres pour le chercher, et Antoine les reçut à l'auberge de l'oncle Samuel, où de vigoureux toasts furent portés à l'honneur de notre héros. On but à ses futures épaulettes, à la vie de caserne, à la bonne arrivée, au retour prochain, et toute la joyeuse bande quitta le village précédée par un tambour qui tapait sur sa peau d'âne de la façon la plus réjouissante.

Laissons-les continuer leur route et revenons à l'auberge de la Croix-Blanche, où nous attend une nouvelle connaissance.

* * *

Une jeune fille de 19 ans environ, de mise modeste, mais d'une scrupuleuse propreté, venait d'arriver chez l'oncle Samuel et l'avait rencontré sur sa porte au moment où il sortait pour aller chez Abram Cornaz. Sa robe de *galette* dessine une taille un peu forte, mais bien prise et gracieuse, ses pieds bien chaussés sont petits et cambrés et son bonnet de tulle a de la peine à contenir une chevelure des mieux fournies.

L'aubergiste la reconnut à première vue.

— Tiens, c'est toi, Marguerite. Quel vent t'amène par ici, comment se porte ta mère.

— Ma mère, reprit la jeune fille, — et deux larmes silencieuses jaillirent de ses yeux battus, — ma mère est morte. Voici une lettre qu'elle m'a recommandé de vous remettre. J'ai été malade pendant trois semaines après la mort de ma chère mère, et dès que j'ai pu quitter N***, je me suis mise en route pour venir vous trouver.

A ces paroles, la figure de l'oncle Samuel se rembrunit, et c'est d'un ton beaucoup moins amical qu'en commençant qu'il engagea Marguerite — puisque tel est le nom de l'orpheline — à entrer dans la chambre. Pendant qu'il prenait connaissance de la lettre, la pauvre enfant regardait machinalement autour d'elle, puis son regard se fixa bientôt sur la figure de l'aubergiste. En voyant l'air de plus en plus contrarié de celui-ci, elle baissa les yeux: on pouvait s'apercevoir à quelques mouvements nerveux des efforts qu'elle faisait pour cacher une émotion trop vive pour être contenue. Tout-à-coup des sanglots qu'elle ne peut retenir font relever la tête à l'oncle Samuel qui méditait profondément sur le contenu de la lettre.

— Ah ça, qu'as-tu à pleurer maintenant?

— Pardon, mon parrain, je pensais à ma pauvre mère.

— Hum! ta pauvre mère, ce n'est pas ma faute si elle était pauvre; quant à être ton parrain, c'est vrai, je le suis, mais ce n'est pas une raison pour vous tomber ainsi sur les bras sans seulement vous dire gare. C'est assez commode, on écrit une lettre longue comme un sermon à un malheureux parrain, qui toute sa vie a *tiré le diable par la queue*, on le charge de ses dernières volontés comme si on avait de bonnes terres au soleil, puis on meurt tranquillement. Voilà. (*A suivre*).

Un champ de pommes de terre aux Bastions (Genève).

Avant 1816, Genève n'avait qu'un jardin botanique à peine digne de ce nom. A la fin de cette même année, le célèbre de Candolle, nommé professeur à l'Académie de Genève et chargé de donner des cours publics, ne tarda pas à reconnaître la nécessité de créer un jardin plus spacieux et plus commode. Deux raisons firent jeter les yeux sur l'ancienne promenade du Bastion-bourgeois.

M. de Candolle fut chargé de la direction du jardin et des travaux préparatoires.

Ces travaux furent entrepris avec beaucoup de promptitude. On eut bientôt abattu et fait disparaître les arbres qui occupaient le milieu de la promenade. Mais la disette qui affligea Genève dans l'hiver de 1816 à 1817 (année *de la misère*), renvoya forcément la création du jardin pour employer le terrain à la plantation de pommes de terre. Ce ne fut que l'automne suivant, après la récolte, que l'on commença à s'occuper de cultures botaniques et de constructions relatives à cet objet.

Le lapin, le chien et le chasseur.

César, chien d'arrêt renommé,
Mais trop enflé de son mérite,
Tenait arrêté dans son gîte
Un malheureux lapin de peur inanimé.
« Rends-toi! » lui cria-t-il d'une voix de tonnerre.
Qui fit au loin trembler les habitants des bois;
Je suis César, connu par ses exploits,
Et dont le nom remplit toute la terre »
A ce grand nom, Jeannot lapin,
Recommandant à Dieu son âme pénitente,
Demande d'une voix tremblante:
« Très sérénissime mâtin,
Si je me rends, quel sera mon destin? »
— Tu mourras. — Je mourrai! dit la bête innocente.
Et si je fuis? — Ton trépas est certain.